

Heat
La nuit du chasseur
Tension — États-Unis 1995, 172 minutes

Sami Gnaba

Number 257, November–December 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45045ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2008). Review of [Heat : la nuit du chasseur / *Tension* — États-Unis 1995, 172 minutes]. *Séquences*, (257), 23–23.

HEAT

La nuit du chasseur

Avec ce drame policier explosif, Michael Mann revisite le décor originel de son œuvre implantée une décennie plus tôt avec le film *The Thief*, en y greffant quelques teintes crépusculaires d'une incontestable beauté. Classique dans sa forme, mais non moins percutant ou singulier, *Heat* est un film colossal dominé par un Pacino au sommet de son art.

SAMI GNABA

« La seule différence entre un policier et un criminel est un petit morceau de bronze, un insigne... » — Samuel Fuller

Dans une industrie marchant au consensus, Michael Mann fait bande à part. Intègre dans sa démarche d'auteur, il s'est toujours évertué à préserver son indépendance plutôt que de s'accommoder. Ancrés dans le monde interlope, ses films sont pour la plupart une variation à peine voilée de son premier long-métrage. Dans ce polar sur un voleur repentini rattrapé par son passé, Mann plantait déjà les germes de ses thèmes de prédilection qu'il poursuivra tout au long de sa carrière (*Manhunter*, *Collateral*) : le solitaire, l'absence du père, l'amour impossible, l'incommunicabilité, le destin tragique.

Œuvre de la maturité, *Heat* se présente donc comme une synthèse, forcément dense, d'un auteur en paix avec lui-même, mais également avec ses personnages. Opaque et serein à la fois, le film met en scène un voleur et un policier téméraires et tout deux conditionnés par le même instinct de survie. La grande singularité de Mann a toujours été son aisance à saisir les codes et les figures archétypales du genre tout en se plaisant à les réinventer, à les retourner dans tous les sens avec une élégance indélébile.

Heat déploie une grandeur poétique, à d'autres égards épique, depuis longtemps disparue du cinéma américain.

On reconnaît un cinéaste à son style. Tout y est discernable, déchiffrable ici : ce rythme langoureux, le cadre autoréférentiel (on retiendra l'affrontement de la fin, dans la plus pure tradition du western, qui n'est pas sans rappeler celui de *Manhunter*), cette vibration particulière et sauvage de L.A., cette imagerie d'une solitude sublimée par les nuances de bleu et ce désespoir foisonnant d'une modernité vertigineuse (accru, ici, par le recours aux longues focales et l'accumulation des détails architecturaux à travers lesquels se fond le mouvement frénétique de la ville des anges).

Gracieusement servi par le duo Pacino-De Niro, *Heat* embrasse une authentique poésie urbaine et sophistiquée à travers laquelle ses protagonistes — profondément romantiques et éminemment *manniens* — se livrent à une course contre la montre haletante et de haute voltige. Au-delà du jeu du chat et de la souris que s'imposent Vincent et Neil (un De Niro à demi intéressé annonçant sa dégringolade ultérieure), le long-métrage de Mann réunit surtout deux hommes farouchement indépendants qui, malgré leurs mondes fort opposés, développent un respect mutuel. Tous deux régis par leurs propres codes, dévoués envers leur métier — on remarquera cette minutie durant l'attaque du fourgon blindé et, conséquemment, l'efficacité avec laquelle Vincent tire ses hypothèses une fois arrivé sur les lieux du vol —, ils sont inlassablement menés par leur obsession de la chasse, de la traque. « Je suis ce que

je poursuis », lancera tout bonnement Vincent à sa femme désemparée. Peu importe de quel côté de la loi ils se trouvent, il devient évident très tôt dans le film que chacun entrevoit en l'autre son propre double.

Mann partait là d'une prémisse pour le moins inusitée. Il lui fallait donc deux acteurs tout aussi crédibles que charismatiques, deux acteurs à la hauteur, envers qui le spectateur puisse demeurer empathique malgré les failles de leurs personnages respectifs. Il lui fallait pour ainsi dire deux maîtres du jeu, comme Al Pacino et Robert De Niro. Une gageure doublement efficace ! Sans conteste, c'est là une édifiante mise en abyme que nous livre Mann durant cette scène d'anthologie alors que Vincent-Pacino invite Neil-De Niro à boire un café. Avec cette trêve momentanée entre les deux antagonistes, Mann filme rien de moins qu'une accolade passionnante et passionnée entre ces deux monstres sacrés. Belle leçon de cinéma, il va sans dire !



Deux mondes opposés

Heat déploie une grandeur poétique, à d'autres égards épique, depuis longtemps disparue du cinéma américain. Alors que d'autres cinéastes sont pris au piège par leur propre style, autrement dit figés dans la formule, Mann peaufine son art avec un investissement personnel et une continuité admirables. On ne le répètera jamais assez, *Heat* distille la virtuosité d'un grand cinéaste moderne injustement sous-estimé... une conception du cinéma dans la lignée de celle d'Eastwood, d'Antonioni ou encore de Melville. Une œuvre d'une lumineuse mélancolie qui n'est pas prête à céder de si tôt aux périls du temps. 3

■ TENSION — États-Unis 1995, 172 minutes — Réal. : Michael Mann — Scén. : Michael Mann — Images : Dante Spinotti — Mont. : Pasquale Buba, William Goldenberg, Dov Hoening, Tom Rolf — Mus. : Elliott Goldenthal — Dir. art. : Margie Stone McShirley — Cost. : Deborah Lynn Scott — Int. : Al Pacino (Vincent Hanna), Robert De Niro (Neil McCauley), Val Kilmer (Chris Shiherlis), Jon Voight (Nate), Diane Venora (Justine) — Dist. : Warner.